

QUAND BEYROUTH SE BAT AVEC SON HISTOIRE

Pour Bernard Khoury, Beyrouth entretient avec son patrimoine un rapport faussé, empreint de romantisme orientaliste et de fascination pour la guerre. L'architecte libanais déplore des blancs dans la mémoire de la ville, que la faiblesse de l'État et l'omnipotence des intérêts privés n'aident pas à combler.

Bernard Khoury n'est apparemment pas homme à diluer son opinion dans des formules de politesse. Alors, quand on l'interroge sur la relation de son pays au patrimoine, il fait un constat désolant. Bien sûr, les grands sites connus du monde entier, tels que Baalbek ou Byblos, sont « *bien conservés*, reconnaît-il. *Mais il ne faut pas regarder autour. Le paysage de ce pays a été défiguré. Pas par la guerre. Non, les dégâts provoqués par le développement anarchique sont bien plus graves. C'est l'État, totalement absent, qui est en cause. Vous rendez-vous compte qu'il n'y a ici aucune zone non aedificandi ?* » En quelques phrases, l'architecte dresse le portrait d'un pouvoir politique en totale faillite. « *Rien de ce qui est encore entre les mains de l'État ne fonctionne. Par exemple, nous n'avons toujours pas d'électricité 24 heures sur 24. Tout ce qui a été accompli jusqu'ici l'a été par des entreprises privées.* » S'ensuit donc une absence de régulation dans la reconstruction du pays et de sa capitale après des années de guerre. Et par conséquent, l'absence d'une vision supérieure aux intérêts économiques en ce qui concerne plus particulièrement le patrimoine architectural.

Dans les faits en tout cas, « *car sur le papier, il existerait des mécanismes de protection. Par exemple, l'Apsad [Association pour la protection des sites et des anciennes demeures, NDLR] avait établi une liste d'un millier de bâtiments à caractère historique à Beyrouth, puis a tenté de les faire classer. La liste a été réduite pour arriver à quelque 250 intouchables. Mais même parmi ceux-là, certains ont été démolis* », regrette Bernard Khoury.

Ces dernières années, beaucoup ont notamment critiqué l'action de la société foncière et d'investissement immobilier Solidere (Société libanaise pour le développement et la reconstruction), dont l'ancien Premier ministre Rafic Hariri était un des principaux actionnaires. On lui a ainsi reproché d'avoir « *"bulldozé" 85 % du patrimoine arabo-ottoman*¹. » Bernard Khoury, sur ce point, est moins catégorique et reconnaît le travail mené, en matière de fouilles mais aussi de réhabilitation, sur certains bâtiments. Pouvait-on, de toute façon, demander davantage à une entreprise privée quand le pays, dans son ensemble, « *est dans l'incapacité d'écrire son histoire* » ? Et l'architecte de poursuivre : « *C'est très triste, aujourd'hui, dans les livres scolaires, l'histoire s'arrête en 1975, date du début officiel de la guerre civile. Mais en matière de préservation du patrimoine, elle s'arrête même avant cela, avec la fin du mandat français. Le seul consensus un peu sucré auquel on soit parvenu reconnaît le patrimoine bâti de l'Antiquité à 1943.* »

Conséquence immédiate, Beyrouth entretient un rapport faussé à son passé, empreint de nostalgie « *superficiellement arabisante* », ajoute Bernard Khoury, qui remarque que la ville n'a pas échappé « *à la faillite architecturale que l'on a pu constater un peu partout à partir des années 1970, avec un retour assez malsain vers le passé. Nous avons produit une architecture se revendiquant comme "libanaise" mais réinterprétée d'une manière totalement romantique. On a donné dans la reproduction en construisant des répliques*



La tour Holiday Inn. Hotel mort-né [1975]. « L'un des derniers vestiges très visibles de la guerre. » The Holiday Inn tower. A still-born hotel [1975]. "One of the last, very visible, remains of war."

mal formulées, pleines d'erreurs de syntaxe et de vocabulaire. » On est, à entendre l'architecte, en pleine domination du moucharabieh. « *C'est d'autant plus pervers*, poursuit-il, *que l'on perpétue en réalité le fantasme orientaliste que l'Occident aurait eu...* » Tout aussi préoccupant, Beyrouth occulte de la sorte tout un pan de son histoire, « *alors que l'époque de la République, de 1943 aux années 1970, a vu l'émergence d'une architecture moderne. Il y a eu ici des coups de génie* », assure Bernard Khoury. « *Des gens, dont mon père*², *ont bâti pour l'État de nombreux bâtiments institutionnels, comme des universités. Aujourd'hui ces édifices sont en plein délabrement. La dégradation culturelle se lit sur les façades. Avec des amis, nous avons d'ailleurs créé une association*³ *qui vise d'une part à récupérer les archives de ces Modernes, à promouvoir leur travail et à tenter de préserver leurs réalisations.* »

Beyrouth a donc la mémoire sélective et fait le tri dans les époques. Parmi elles, la période de la guerre civile [1975-1990] est aussi l'objet d'un certain fantasme. Non pas qu'il reste énormément de ruines dans la capitale, « *mais elles exercent une certaine fascination* », note Bernard Khoury, qui dénonce la vision touristique qui résume parfois la ville à un parc d'attractions de la violence. À nouveau, se pose donc cette question : qui doit décider des traces qu'il faut conserver et de ce qu'il faut effacer ? Et quel est ce jeu d'équilibriste auquel les architectes doivent se livrer ? « *Dans ce contexte, il peut soit se cacher dans son cocon académique, soit reconnaître les contraintes et résister* », assure Bernard Khoury. Et d'ajouter : « *Je ne travaille que pour le privé et si mes réponses ne sont pas consensuelles ou "morales", elles sont, je l'espère, pertinentes.* » ●

MARIE-DOUCE ALBERT

PHOTOS ET LÉGENDES : BERNARD KHOURY / DW5

1 Liliane Buccianti-Barakat, professeur au département de géographie de l'université Saint-Joseph de Beyrouth, en préface de *Patrimoine et guerre : reconstruire la place des Martyrs à Beyrouth*, de Guillaume Ethier, éditions Multimonde, 2008.

2 Khalil Khoury [1929-2008], diplômé d'architecture, fonde en 1958 son agence avec son frère Georges Khoury. Tous deux créent des bâtiments marquants comme, en 1963, le stade municipal de Jounieh. Pionnier du modernisme, Khalil Khoury enseigne à l'Université américaine de Beyrouth pendant 25 ans. À la fin des années 1970, il collabore avec l'Atelier parisien d'urbanisme (Apur) sur le plan directeur de reconstruction de Beyrouth.

BEIRUT BATTLES WITH ITS HISTORY

For Bernard Khoury, Beirut's relationship with its heritage is a false one, marked by Orientalist romanticism and a fascination with war. The Lebanese architect talks about the gaps in the city's memory, gaps which the weakness of the State and the omnipotence of private interests do nothing to fill.

Apparently, Bernard Khoury is not the kind of man to hide his opinions behind a veil of politeness. When asked about the relationship between his country and its heritage, his response is far from optimistic. Of course, major world-famous sites like Baalbek and Byblos are, he admits, "well conserved". But, he continues, "it's best not to look too closely at what lies beyond them. This country's landscape has been disfigured. Not by the war. No, the damage caused by anarchic real estate development is a good deal worse. The problem is the State, which has been entirely absent. Did you know that there is no part of the country that can't be built on?" In a few well-chosen phrases the architect paints the portrait of a totally bankrupt government. "Nothing of what's still in the hands of the State actually works. For example, we don't always have electricity around the clock. Everything that's been done so far has been done by private companies." After years of war, the reconstruction effort in Beirut and Lebanon as a whole has been characterized by a distinct lack of regulation. And consequently, particularly insofar as architectural heritage is concerned, there is an absence of any vision that goes beyond economic interests.

In reality, at least, "because on paper, conservation mechanisms do exist. For example, the Apsad (the Association for the Protection of Sites and Ancient Dwellings) established a list of a thousand or so buildings of historical interest in Beirut and then attempted to classify them. The list was shortened to around 250 untouchable sites. But even some of those were demolished" Khoury says, with a tinge of regret.

In the last few years there has been a good deal of criticism of the behaviour of the real estate investment firm, Solidere [Lebanese Company for Development and Reconstruction], of which the former prime minister, Rafik Hariri was a major shareholder. Hariri was accused of "bulldozing 85% of the Arabic-Ottoman heritage¹." On this point, Bernard Khoury takes a less categorical view, recognizing not only the work done on archaeological excavations but also on the rehabilitation of a number of important buildings. Indeed, could anything more be demanded of a private company when the country as a whole "is incapable of writing its own history"? And the architect continues: "It's very sad now that in school books history stops in 1975, the official date of the beginning of the civil war. But in terms of conserving heritage, it actually stops before then, with the end of the French mandate. The only slightly syrupy consensus that we have recognizes heritage from ancient times up until 1943."

As an immediate consequence, Beirut has a false relationship with its past, characterized by a "superficially Arabocentric" kind of nostalgia, Khoury adds, adding that the city has not escaped "the architectural failures that, since 1970, have disfigured so many places around the world with their somewhat unhealthy preoccupation with the past. We've produced a kind of architecture that claimed to be 'Lebanese' but that was reinterpreted in a totally romantic way. We focused on reproduction by building badly designed copies full of errors of syntax and vocabulary." According to the architect, the dominant



Le secteur de la Place de l'Étoile. « Une réhabilitation minutieuse, un travail impressionnant. »
The Place de l'Etoile area. "A painstaking rehabilitation, an impressive work."

"mashrabiya" style is a travesty. "It's all the more perverse," he says, "in that in reality we are perpetuating the Orientalist fantasies developed in the West..." Just as worryingly, Beirut obscures an important swathe of its history. "The Republican period, from 1943 to the 1970s, witnessed the emergence of a kind of modern architecture," Khoury says, adding that, "great things were done here. People, including my father², erected numerous institutional buildings like universities for the State. Today, these buildings are falling apart. Cultural degradation can be read on their façades. With a number of friends we have set up an association, the aim of which is, on the one hand, to recuperate the archives of these Modernist architects, and, on the other, to promote their work and attempt to preserve what they achieved."

Beirut thus has a selective memory. It likes to pick and choose from what its history offers. One part of that history, the civil war, has a certain fantasmatic quality to it. Although the capital is no longer strewn with ruins, those that do remain "exercise a certain fascination", says Khoury, who criticizes the touristic vision that sometimes reduces the city to a kind of theme park of violence. So he asks the question again: who is to decide which traces should be conserved and what should be effaced? And what is this balancing act that architects are obliged to indulge in? "In this context, they can either hide away in their academic ivory towers or face up to the problems and fight back," he says, before concluding: "I don't work for the private sector and if my answers aren't consensual or 'moral' at least, I hope, they are relevant." ●

MARIE-DOUCE ALBERT

PHOTOS AND LEGENDS: BERNARD KHOURY / DW5

1 Liliane Buccianti-Barakat, professor at the Department of Geography at St. Joseph University in Beirut in the preface to *Patrimoine et guerre : reconstruire la place des Martyrs à Beyrouth*, by Guillaume Ethier, Editions Multimonde, 2008.

2 In 1958, Khalil Khoury (1929-2008) a graduate in architecture founded a firm with his brother, Georges Khoury. The pair designed a number of influential buildings, including, in 1963, the Jounieh Municipal Stadium. A pioneer of Modernism, Khalil Khoury taught at the American University of Beirut for 25 years. In the late 1970s he worked with the Atelier parisien d'urbanisme (APUR) on the master plan for the reconstruction of Beirut.



Le quartier résidentiel de Saifi Village. « Une maladrite réécriture d'une histoire simplifiée. »
Saifi Village. "A clumsy rendition of a simplistic view of history."



L'Interdesign. « Le bâtiment d'exposition de Khalil Khouri. Une autre modernité. »
Interdesign building. "The exhibition building of Khalil Khouri. A different kind of modernity."



Les fouilles archéologiques près de la place des Martyrs.
Archeological excavation near the Place des Martyrs.

CENTRALE

PENSER LES BLESSURES DE GUERRE

Pour l'architecte Bernard Khoury, construire à Beyrouth est « presque une fatalité ». Que faire des traces des combats qui ont marqué la ville ? Dans le bar et restaurant Centrale, il a choisi de les intégrer, sans rien cacher, montrant également l'ossature qui soutient le bâtiment d'origine.

Formé à l'architecture au sein de l'Institut de design de Rhode Island, puis diplômé de Harvard, Bernard Khoury développe sa pratique principalement à Beyrouth, sa ville natale. Depuis la création de son agence en 1993, il a réalisé des projets sur des sites endommagés par la guerre. Construire à Beyrouth est plus qu'ailleurs un acte politique, « *c'est presque une fatalité* », explique Bernard Khoury. Concepteur de référence en matière d'architecture créative, il a néanmoins été catalogué à ses dépens comme le spécialiste de l'industrie du divertissement. Il est vrai que parmi ses projets les plus connus figurent le club B018, aménagé en sous-sol sur un vaste terrain laissé vide par le conflit, ou encore le restaurant japonais Yabani, situé sur la ligne de démarcation entre Beyrouth Est et Ouest. « *Les espaces considérés comme vulgaires sont aussi des espaces où s'exprime le politique et ce sont également des lieux de culture* », explique l'architecte, qui a par ailleurs à son actif la conception de nombreux logements.

CONTRE LA RECONSTRUCTION AMNÉSIQUE

Le bar et restaurant *Centrale* fait partie de ces projets liés au divertissement et soulève un certain nombre de paradoxes : ce lieu festif par excellence rappelle à travers ses rudes aménagements les blessures infligées à la ville et à sa population, tant lors de sa destruction que de sa reconstruction. *Centrale* fait partie d'un aménagement urbain mené par la société Solidere, créée en 1994 pour le développement et la réédification du centre de Beyrouth. Dans ce projet, tout un pan de l'architecture construite par les Phéniciens et les Ottomans est restauré à l'identique dans une vision passéiste de la ville, tandis que les modernes ayant bâti à partir des années 1920, une période correspondant au mandat français, ne font plus partie de l'histoire. « *C'est une période amnésique typique des situations d'après-guerre*, explique Khoury. *Il existe ici un déni complet du présent et du contexte, c'est une version stérile de la modernité.* » Pour la construction de *Centrale*, sa stratégie, sans vouloir rappeler la guerre, a été d'intégrer une histoire et une physique particulières au lieu en conservant les cicatrices de l'existant.

UNE TECHNIQUE ÉRIGÉE EN CONCEPT

Abandonné en 1975, l'immeuble de logements destiné à accueillir l'aménagement menaçait de s'écrouler. Dans un premier temps, l'architecte consulte un ingénieur en structure qui lui dessine des croquis montrant comment consolider une façade en la retenant par l'intérieur. Faisant preuve d'un opportunisme constructif, le vibrant créateur s'empare de cette technique pour en faire le moteur de son projet : le bâtiment est ceinturé à l'extérieur par des poutrelles d'acier qui seront conservées. Cette façade, par ailleurs recouverte d'une maille métallique, laisse apparaître les impacts de la guerre et les effritements de la pierre. À l'intérieur, une nouvelle enveloppe de béton supportant l'ensemble a permis de démolir les étages. Ainsi le restaurant prend place dans un volume aux dimensions exacerbées de 17 mètres de longueur, 24 de hauteur

et 5,5 de large. L'espace est dramatisé à l'extrême avec une table centrale évoquant la solennité d'une salle de conférence, les serveurs étant prisonniers en son centre, communiquant avec les cuisines en sous-sol par un escalier.

« *Les réhabilitations sont ici une falsification de l'histoire, car il s'agit de façadisme. Ce projet en constitue une critique.* » Le côté tragique du lieu est encore accentué par le cylindre d'acier en lévitation en partie haute du restaurant. Contenant le bar, il forme la toiture de la bâtisse. La calotte de cet espace pivote à la nuit tombée, dévoilant la vie nocturne du lieu, tandis qu'elle le clôt de manière inquiétante le jour.

POÉSIE DE LA DÉCOMPOSITION

Aujourd'hui, le quartier soumis à la pression immobilière privée a beaucoup évolué, parfois vers une situation plus désastreuse. À la réhabilitation des demeures se sont substituées des tours de 50 mètres de haut, prenant en étau le projet *Centrale* dont l'ouverture du bar en toiture a par conséquent été inversée. Quoi qu'il en soit, il reste dans ce projet « *une poésie de la décomposition* » qui montre qu'il existe une autre manière d'écrire l'histoire. ●

SOPHIE TRELCHAT

PHOTOS : BERNARD KHOURY / DW5

Un lieu de mémoire

Malgré, ou peut-être à cause de la précarité de la situation politique que connaissait le Liban à cette époque, le projet de Bernard Khoury pour le bar et restaurant *Centrale* a adopté une attitude théorique radicale envers le patrimoine. Son traitement de l'enveloppe rappelle les positions de John Ruskin et William Morris, pour qui un monument architectural est à considérer comme un ensemble organique qu'il faut restaurer le moins possible et dont le processus qui le conduit à la ruine fait partie intégrante de sa destinée. La manière dont il y a inséré un nouveau programme ayant valeur de manifeste peut à la limite évoquer la liberté interprétative de Viollet-le-Duc, exprimée dans la maxime : « *Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné.* »

La lisibilité et le sens de l'intervention de Bernard Khoury sont compréhensibles de manière immédiate, fût-ce par les dîneurs les moins concernés par l'histoire et le patrimoine. L'architecte cherchait surtout à inscrire dans son projet la période qui fut la cause de la dégradation du bâtiment. D'ordinaire, les stigmates de la guerre sont rarement conservés en tant qu'état déterminant de l'histoire d'un édifice. Seuls des travaux photographiques, aussi minutieux que ceux entrepris par Gabriele Basilico à Beyrouth, permettent d'en conserver le témoignage. Ce qui est donc restauré ici, c'est tout d'abord la mémoire de la tragédie. Mais aussi, et ce n'est pas qu'un détail, la fierté professionnelle des artisans locaux, dont le savoir-faire « low-tech » et les techniques non standardisées étaient restés occultés par des années d'inactivité forcée. F.D.C.





CENTRALE

THINKING THE STIGMATA OF WAR

For Bernard Khoury, architect, building in Beirut "is almost inevitable". What to do about the traces of combat that have scarred the city? At the Centrale bar and restaurant, he has decided to integrate them, hiding nothing and also revealing the structure that holds up the building.

Bernard Khoury trained in architecture at the Rhode Island School of Design and then graduated from Harvard. For the most part, he has developed his practice in Beirut, his native city. Since the creation of his agency in 1993, he has carried out projects on sites damaged during the war. More than elsewhere, building in Beirut is a political action; "it is almost inevitable", explains Bernard Khoury. Model designer, when it comes to creative architecture, he has been labelled, at his expense, as the specialist of the entertainment industry. It is true that among his best-known projects is Club B018, built below ground level on a huge empty plot, razed by the conflict, and the Japanese Yabani restaurant located on the demarcation line between east and west Beirut. "Spaces considered to be popular are also spaces where politics is expressed, in addition to being cultural sites", explains the architect, who is also responsible for the design of many housing developments.

AGAINST AMNESIAC REBUILDING

The Centrale bar and restaurant is among the projects connected to entertainment and raises a certain number of paradoxes. This festive site reminds us, through its rough rehabilitation, of the wounds inflicted on the city and the population, as much during its destruction as in its reconstruction.

The Centrale is part of an urban development carried out by Solidere, a company created in 1994, for the development and rebuilding of the centre of Beirut. In this project, a whole section of the architecture built by the Phoenicians and the Ottomans is restored to its original state in a backward-looking vision of the city, while the modern buildings that were built from the 1920s, a period corresponding to the French mandate, are no longer part of its history. "It is a period suffering from an amnesia typical of post-war situations", explains Khoury. "There is a complete denial of the present and the context here; it is a sterile version of modernity". For the building of the Centrale, without reminding us of the war, his strategy was to incorporate a specific history and physical appearance of the site, while keeping the existing scars.

A TECHNIQUE MADE INTO A CONCEPT

Abandoned in 1975, the residential building that was to house the project was in danger of collapsing. To begin with, the architect consulted a structural engineer, who drew sketches showing how to consolidate a façade by holding it up from within. Demonstrating constructive opportunism, the exuberant creator took possession of this technique and used it as the driving force behind the project. The outer perimeter of the building was encircled with steel girders which were then kept. In addition, this façade is covered with a metal mesh and shows the damage from the war and the crumbling of the stone. Inside, a new concrete shell supporting the building made it possible to demolish the upper floors. The restaurant then found its place in a volume whose size was exacerbated; 17 metres long, 24 metres high and 5.5 metres wide. The space is dramatized to the extreme with a central

table recalling the solemnity of a conference room and waiters held prisoner in the centre, communicating with the kitchens underground by a stairway.

"Restorations here are a falsification of history, since we are dealing with façadism; the project is a criticism of this." The tragic aspect of the place is accentuated by the steel cylinder suspended above the restaurant dining room. Containing the bar, it forms the roof of the building. The spherical cover of this space lifts up as night falls, revealing the place's night-life, while it disturbingly endorses the space during daytime.

POETRY OF DECOMPOSITION

Today, the district, which is subject to private real estate pressure, has greatly changed, sometimes resulting in a more disastrous situation. Instead of restoring residences, they are replaced by 50-metre high buildings, catching the Centrale project in a stranglehold. The consequence of this is the reversing of the bar's roof. Be that as it may, there remains "a poetry of decomposition" in this project, showing that there is another way of writing history. ●

SOPHIE TRELCHAT
PHOTOS: BERNARD KHOURY / DW5

A site to remember

In spite, or perhaps because, of the precarious nature of the current political situation in Lebanon, Bernard Khoury's project for the Centrale bar-restaurant is marked by a radically theoretical approach to heritage. The treatment of the building's envelope recalls the positions of John Ruskin and William Morris, for whom an architectural monument was an organic ensemble that should be restored as little as possible, and whose deterioration processes were an integral part of its destiny. It could even be said that the way Khoury has cast the project as a kind of manifesto is reminiscent of the interpretative freedom of Viollet-le-Duc as expressed in the maxim: "Restoring an edifice is not the same as maintaining, repairing or rehabilitating it; it is, rather, the act of re-establishing it in a completed-state which may

never have previously existed at any given moment in time." The readability and meaning of Khoury's project are immediately apparent even to diners who care little for history and heritage. The architect has sought above all to incorporate in his project the period at the root of the building's fall from grace. In the ordinary course of events, the stigmata of war are rarely conserved as a reminder of a decisive moment in a building's history. Only photographs as meticulous as the ones taken by Gabriele Basilico in Beirut can hope to bear witness to such events. Thus, what is restored here is primarily the memory of the tragedy. But also, and this is no mere detail, the professional pride of local craftsmen, whose "low-tech" expertise and non-standardized techniques had previously been obscured by years of inactivity. F.D.C.